

Un éléphant intempérant

Autor(en): **Blum, Ernest**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 44

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199001>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La Patache.

On lit dans la *Feuille officielle du commerce* :

Sous la dénomination de « *La Patache*, société artistique d'excursions », il s'est constitué une société qui a pour but de faire des courses de montagne. Son siège est à Genève. Ses statuts portent la date du 12 octobre 1901.

Huit jours après la fondation de cette association, dont ils ignoraient d'ailleurs l'existence, deux Lausannois qui montaient, de nuit, la jolie route allant de St-Gingolph à Novel, firent une rencontre assez imprévue : au beau milieu du chemin flambait un feu autour duquel étaient accroupis ou étendus une demi-douzaine de touristes genevois. On voyait à leurs mines qu'ils étaient exténués. En effet, du port de St-Gingolph, où les avait débarqués le bateau à vapeur, ils avaient parcouru, à pied, à peu près d'une traite, environ trois quarts de lieue et ils devaient marcher encore pendant une demi-heure pour atteindre le village de Novel ! Deux de leurs camarades, qui avaient pris les devants pour organiser la couchée, les y attendaient.

— Rejoindrons-nous jamais notre intrépide avant-garde ? se demandaient, anxieux, les six infortunés, au moment où arrivèrent les Lausannois.

Ceux-ci firent de leur mieux pour ragaiillardir le moral de la caravane en détresse, et, comme ils s'en allaient plus haut dans la montagne, ils la laissèrent auprès de son feu. Ils apprirent depuis qu'elle se proposait d'escalader les Cornettes-de-Bise, mais qu'elle y renonça, car, au train dont elle cheminait, il lui aurait fallu pour cela trois ou quatre semaines.

Était-ce *La Patache* ?

Porquî Isââ Pequegni né sé vâo pas mariâ !

Isââ Pequegni avâi veintê sa-t-an et n'étaî qu'on gros benêt, on mi-fou ! Son père, qu'étaî on retso paisan, bin éduca, l'âi dit on dzo : « Isââ ! té faut té mariâ ! »

— Ma fa na que ne vu pas mé mariâ !

— Et porquî, l'âi dit son père ?

— Pardieu, porquî ! que t'es fou ! paceque ne vu pas mé mariâ !

Son père essîa plusieu iadzo dè lo décidâ, ma pas fotu. L'avâi biò l'âi derè que cognesâi onna dzouilla et dzeintîa grachaôsa que s'arâi bin b'n'êse d'êtrè madame Pequegni la djeina, Isââ ne coudesâi rein ourè et s'eintêtavè à restâ valet.

A la fin, son père l'âi dese : « Attiuta m'n'ami, ne sé pas porquî te t'ostinè à ne pas voliâi té mariâ, ka me su bin mariâ mè, et yêté oncora pe djeino que té, et porquî ne farâi-tou pas coumeint mé ? »

— Porquî ? l'âi repond Isââ, paceque, té, t'as mariâ ma mère, tandique mè, foudràî mé mariâ avoué on n'étrandzire ! C.-C. D.

Siméon.

Lou valet à Djean-Pierron Matafan, que s'appelâvè Siméon, avâi mariâ la pllie retze tellie d'âo veladzou, la Suzon à Toine de la Gollietaz. S'étion mé en ménadzou tienzè dzo dévânt de pllianta lê truffè. Tot allavè fermo bin lê premi tin.

Trei mâi apri, c'étaî lê mèçons, noutron Siméon coumeincivè à avâi lo soclio cou, et ye veniâi asse ché qu'on étala dè bou ; on n'arâi pas osâ alluma onna motséta à côté de li, dé poàre que preigné fû. Cein ne poavè pas mé doura. Yo s'ein va consulta on maidzou que l'âi conseillè d'allâ quoquî tin tzi dâi pareins que l'avâi à Losena,

L'on dessando d'apri, qu'étaî lo dzo d'âo marsi, ye prein on bissa, io l'âi fourré on

n'abelliémeint de retzanzou, chix tsemisé et monté chu lou tsè à Philippe dè la Tsérérétaz et à onz-adrè l'arrevè à la vela.

L'âi restè chix senannè po se remetrè. Peindeint ci tin, l'avâi tot vesita Losena, tantîé à l'Académie d'Outzy et lou tsemin dè fer pneumatique. L'étaî venu asse gras qu'on tasson, et l'avâi retrovâ onna fierta santâ. Et pu s'ein reveint dè Losena pé la route d'Etzalin, et ein passeint pe on veladzou ye reincontré on tropi dé tchivré qu'allavont pâtoura avoué tsacouna on grelin à cou. Siméon remarqué permi staò cabré lou boc qu'étaî asse ché qu'on n'écot et apri avâi refléchi on boccon ye dese à la bita : « Hé, mon pourro boc, se te n'â pas d'âi pareins à Losena, ti fotu ! » C. B.

Un éléphant intempérant.

On se préoccupe non seulement de l'alcoolisme des hommes, mais encore, paraît-il, de l'alcoolisme des animaux. Ce vice serait tout simplement en train d'amener la dégénérescence d'une foule de bêtes plus ou moins domestiquées ou domestiquables. Voilà encore un des produits de la civilisation : les bêtes se ravalent au rang d'homme ! j'en suis honteux pour mon perroquet ! Le bon La Fontaine, qui a fait parler les animaux et qui leur a prêté pas mal de défauts... humains, n'avait pas prévu celui-là.

Ce n'est pas, du reste, la première fois qu'on s'aperçoit du penchant des bêtes pour la boisson.

Je ne veux pas dire du mal du perroquet que je possède en ce moment : il est assez sobre, du moins devant moi ; mais son prédécesseur, que j'ai toujours soupçonné d'être son père, était un ivrogne fleffé ! Non seulement il adorait la croûte de pain trempée dans le vin, mais encore il voulait que ce vin fût bon. Il ne parlait convenablement que lorsque le cru lui paraissait estimable.

Et nous ne parvenions jamais à le tromper sur la qualité du liquide. Nous avions beau lui dire, en lui offrant sa croûte de pain imbibée :

— Tiens ! Jacquot, c'est du Château-Laffitte.

Jacquot goûtait et si, au lieu du Château-Laffitte annoncé, nous lui offrions de l'Argenteuil, il répondait par un « zut » sonore.

On assure que, dans tous les jardins zoologiques, les gardiens ont à lutter notamment contre l'ivrognerie invétérée des éléphants.

Ceux-ci, paraît-il, emploieraient même des trucs canailles pour se faire distribuer de l'alcool ; ils simulent certaines maladies où l'eau-de-vie est indiquée et seraient saouls la plupart du temps !

Le chameau lui-même, si connu par sa sobriété, ne renâclerait pas devant un petit verre et donnerait une de ses bosses pour un cocktail.

Quant aux chiens, tout le monde sait que ce sont des buveurs incorrigibles ; il n'est pas rare de les voir dans les brasseries prendre leur bock comme des grandes personnes et accumuler soucoupes sur soucoupes ! La seule différence qu'ils ont avec les dites grandes personnes, c'est qu'ils ne payent pas leurs consommations.

En ce qui concerne les éléphants, je me rappelle en avoir connu un qui était artiste dramatique et qui, par son habitude de lever, non le coude, mais la trompe, déshonorait littéralement la profession.

Il jouait dans une pièce du cirque Olympique, intitulée, je crois bien, *l'Éléphant du roi de Siam*.

Son barnum, qui savait à quoi s'en tenir sur la passion désastreuse de son pensionnaire, n'avait rien dit, mais il le surveillait le plus possible et évitait qu'on laissât le moindre liquide à sa portée.

Mais l'animal était malin comme tous les éléphants et parvenait chaque jour à boire autant qu'il avait soif — et il avait souvent soif !

En ce temps-là, les portants des coulisses étaient encore éclairés à l'huile. Au moment d'entrer en scène, l'éléphant, sans en avoir l'air, s'approchait des cinquets et, en un instant, les avait éteints et avait bu toute l'huile qu'ils contenaient !

Mais l'huile lui paraissait un peu fade et, d'ailleurs, il lui arrivait souvent d'ingurgiter la mèche avec, ce qui lui était désagréable.

Ce qu'il voulait, c'était du « fort », du « raide », comme on ne dit pas encore à l'Académie française, je ne sais pas pourquoi, du reste.

A un moment donné, dans la pièce, on chantait une ronde — c'était le bon temps ! — et on buvait un verre de vin.

C'était du vrai vin. Les directeurs d'alors ne reculaient devant aucune réalité de mise en scène ; ce n'est pas comme quelques-uns d'à présent.

Le litre ou les litres destinés à la chose étaient déposés, suivant l'usage, au magasin des accessoires. Deux ou trois soirs de suite on trouva la porte du dit magasin forcée et les bouteilles vidées.

C'était l'éléphant qui s'était tranquillement offert cette petite ripaille !

A force d'ouvrir l'œil et de tout cacher, le barnum parvint à empêcher l'animal de satisfaire sa triste passion.

L'éléphant dut se contenter de boire de l'eau pendant plusieurs semaines, ce qui le rendait sombre et mélancolique.

Un soir — et c'est ici que se place un drame qui valait bien et peut-être plus au point de vue littéraire que celui dans lequel le pachyderme jouait le principal rôle — un soir, dis-je, au grand étonnement de son patron, l'éléphant entra en scène, ne tenant plus sur ses jambes !

Qu'est-ce qu'il avait bien pu boire ?

Le barnum avait cependant tout inspecté, il savait que dans son écurie, en tous les endroits où l'éléphant pouvait aller, il n'y avait aucun alcool à portée de sa trompe. Que s'était-il passé ?

Le barnum se fit souffler dans le nez par l'animal, il sentait l'absinthe !

De l'absinthe ? où en avait-il découvert ? On chercha, il n'y en avait trace nulle part, ni, encore une fois, dans l'écurie, ni dans le théâtre.

Le lendemain soir, même surprise. L'éléphant était encore plus ivre que la veille et sentait de plus en plus la liqueur verte.

Chose curieuse, du reste, chaque fois que l'animal avait bu, il jouait son rôle avec plus d'entrain et de gaieté et se permettait même certaines traditions qui étaient toujours de bon goût ; on sait d'ailleurs que, sous le rapport du tact et de la bonne éducation, les éléphants sont les animaux les mieux élevés et les plus protocolaires de la création.

Mais comment se procurait-il la fatale liqueur ?

Ce qui va suivre est absolument authentique. Je prie les nombreuses populations devant lesquelles je parle de croire que je ne me permettrais pas de leur narrer une anecdote inventée.

Celle-ci a bercé mon enfance et ma jeunesse et je la tiens des artistes mêmes qui jouaient dans la pièce, ils n'auraient certainement pas abusé de mon jeune âge et de ma candeur.

L'éléphant, désolé d'être mis à la diète comme on sait, c'est-à-dire à l'eau pendant plusieurs semaines, cherchait dans sa tête d'éléphant le moyen de rompre cette diète.

Le hasard le lui fit trouver. Un matin, son barnum, en venant lui faire sa toilette, laissa par mégarde tomber sa bourse ; l'animal, qui s'était aperçu de la chose, ne dit rien, mais quand son maître fut parti, il s'empara de l'objet et glissa l'argent dans sa poche, c'est-à-dire dans un des replis secrets de ses longues oreilles.

Il avait son idée, qu'il mit du reste sur-le-champ à exécution : il sortit subrepticement de son écurie et s'en alla chez le marchand de vin voisin. Là, il déposa une pièce blanche sur le comptoir, et de la trompe indiqua au patron une bouteille d'absinthe placée derrière lui et dont la forme l'avait tenté.

Le patron, croyant que l'éléphant, qu'il connaissait et qu'il savait admirablement dressé, faisait une commission pour son maître, lui donna sans méfiance la bouteille, se paya sur la pièce blanche et rendit même honnêtement un peu de monnaie que l'éléphant serra de nouveau dans les replis de son oreille.

Ce manège dura tant que l'éléphant eut l'argent de la bourse, mais quand il n'en eut plus, comme l'absinthe lui paraissait la plus exquise des liqueurs, il s'avisait d'un autre truc.

Un matin, il arriva chez le marchand de vin et lui montra la viduité de son oreille, mais en même temps, il allongea doucement la trompe et prenait une bouteille en regardant le patron d'un air suppliant ; celui-ci crut comprendre que le barnum, devenu un excellent client, lui faisait demander du crédit, et n'osant rien refuser à un artiste de son importance, laissa emporter la bouteille en question.

L'éléphant, toujours sans argent, revint plusieurs jours de suite et, employant le même procédé, prenait livraison de son absinthe que le patron portait religieusement au passif de son maître.

L'éléphant était parvenu à se faire ouvrir un compte chez un marchand de vin !

Quand le pot aux roses fut découvert, le barnum devait cent soixante-trois francs d'absinthe au déb'tant !

Cette fâcheuse passion pour la muse verte ne lui porta pas bonheur, — toujours si j'en crois la légende. — Un soir que l'animal — c'est le cas de le dire — était plus ivre que jamais, il tomba malencontreusement dans l'orchestre et s'ouvrit le ventre avec ses propres défenses !

La blessure était insignifiante et un autre à sa place aurait guéri, mais l'infortuné était à ce point alcoolique qu'il profita de l'occasion pour trépasser. Que cette fin tragique soit une leçon pour les pachydermes trop portés sur les apéritifs !

Ernest BLUM.

Doit et avoir.

Un journal américain établit ainsi le bilan du XIX^e siècle. Comme on le verra, le XX^e siècle peut accepter sans crainte la succession de son prédécesseur.

« Le XIX^e siècle a reçu de ses prédécesseurs le cheval et laisse aux suivants la bicyclette, la locomotive et l'automobile.

» Il a trouvé la plume d'oie et laisse la machine à écrire.

» Il a trouvé la faux et laisse la machine à moissonner.

» Il a trouvé la presse à imprimer à bras et il laisse la presse rotative.

» Il a trouvé la peinture sur toile et laisse la lithographie, la photographie et la photographie des couleurs.

» Il a trouvé le métier à tisser à bras ; il laisse la filature et le tissage mécanique du coton et de la laine.

» Il a trouvé la poudre et laisse les puissants explosifs.

» Il a trouvé la chandelle de suif et laisse la lumière électrique.

» Il a trouvé la pile et laisse la dynamo.

» Il a trouvé le fusil à pierre et laisse les armes à tir rapide.

» Il a trouvé le navire à voile et laisse le navire à vapeur.

» Il a trouvé le télégraphe aérien et laisse le téléphone et la télégraphie sans fil.

» Enfin, il a trouvé la lumière ordinaire et laisse les rayons Röntgen. »

La chasse aux loups à Penthéraz au XVIII^e siècle.

Nous extrayons d'un *Dictionnaire d'histoire naturelle*, publié à Lyon en 1776, les détails suivants qui nous montrent de quelle manière les paysans de ce village se débarrassaient de ces hôtes malfaisants :

« M. Bourgeois, nous dit M. Valmont de Bornare, auteur du dictionnaire en question, raconte que l'on fait une chasse du loup fort singulière dans un village du Baillage d'Echallens en Suisse, appelé *Panleriaz*, où ces animaux sont très communs. Il y a un grand bois fort touffu dans le territoire de ce village, qui est le repaire de tous les loups du voisinage ; on l'a enfermé de haies hautes de huit à dix pieds fort serrées et on a laissé plusieurs issues qui aboutissent à des sentiers ; dès qu'on y aperçoit des loups, on ferme toutes les issues, excepté une ou deux auxquelles on tend de grands filets de corde. Les paysans vont ensuite battre le bois et chassent les loups du côté des filets ; les loups, arrivés au bout du sentier et pressés par les chasseurs, font leurs efforts pour passer au travers, ils insinuent

leur tête avec force dans la maille du filet, ils s'y embarrassent avec leurs jambes de devant et ils se trouvent arrêtés ; alors quelques chasseurs, postés en embuscades, les assomment avec des massues. »

On sait que les loups ont pullulé dans notre contrée jusque dans les premières années du siècle dernier ; le gouvernement offrait des primes assez fortes aux personnes qui avaient eu la chance d'en abattre quelques-uns.

Sous le régime bernois, les princes et seigneurs qui avaient le monopole de la chasse, à l'exclusion des sujets, obligeaient cependant ceux-ci à chasser l'ours et le loup.

Pourquoi ? parce que ces très hauts et très pieux seigneurs et chevaliers ne voulaient pas s'y aventurer ; ils avaient trop peur, pour le dire franchement.

En lisant Boyve, commentateur du Coutumier de Vaud et des nombreuses ordonnances qui nous venaient de Berne, nous voyons.

Que les Villageois ou Paysans, les bourgeois, artisans, habitants ne peuvent à chasser la haute venaison (la chasse de l'ours et du loup exceptée) ni au menu gibier sous peine de vingt florins de ban.

Pauvres chasseurs des temps jadis !

Nous tirons également du dictionnaire plus haut mentionné des détails assez curieux sur les loups :

« Nous disons, dit cet ouvrage, que le temps de leur chasse est le soir, c'est surtout dans le temps des brouillards ; et s'ils ont quelque rivière à passer, ils la traversent à la file, se prenant tous par la queue avec les dents, de peur que la force du courant ne les entraîne ; s'ils ont reçu quelque blessure qui les fasse saigner, ils se vautrent dans la boue jusqu'à ce que le sang soit arrêté ; le plus fort de la ligne offensive frappe à la porte des Paysans pour faire sortir les chiens et prend la fuite aussitôt pour se faire lancer par eux, et quand ceux-ci sont engagés dans la poursuite de leur adversaire, qu'ils sont éloignés de tout secours, les autres loups lévriers qui sont au guet et qui ont déjà saisi quelques-uns en sortant, tombent sur les autres, les égorgent, les mettent en pièces. La même considération, les mêmes ruses sont mises en usage lorsqu'il s'agit d'attaquer un cerf, un bœuf, un rhénne. »

Souscription en faveur d'un monument à Juste Olivier.

Montant de la dernière liste	Fr. 715 70
D'un lecteur de la <i>Revue helvétique</i> (par M. Ch.-G. Margot)	» 1 —
D'un collaborateur de la <i>Revue helvétique</i> (par M. Ch.-G. Margot)	» 1 50
Total	Fr. 718 20

Logographe.

Avec mes quatre pieds, je ne connais personne
Qui veuille se charger de moi :
Chacun, sans balancer, à son prochain me donne
Et me rejette loin de soi.
Mais, si vous me coupez et la queue et la tête,
Qui, chez moi, ne diffère pas,
Chacun me fait alors l'accueil le plus honnête,
On me prise et l'on plaint celui qui ne m'a pas.
Le tirage au sort, pour la prime, a lieu le *jeudi soir*

Boutades.

Dans une bagarre, un monsieur reçoit un magnifique coup de poing qui lui poche l'œil de la meilleure manière. Très ennuyé, notre homme geint comme une Madeleine et ne parle que de compresses et de pommades pour guérir l'organe endolori.

— Bah ! lui dit quelqu'un, laissez donc faire la nature ; ça s'en ira comme ça est venu.

Avant de quitter l'hôtel, un voyageur examinait la note qu'il avait à payer. La damé du comptoir voit le monsieur sourire.

« Y aurait-il une erreur, monsieur ? »

— Oui, madame, une légère erreur ; je lis ici pour mon souper, une omelette, avec un seul *z*, et il en faut deux.

— C'est facile à rectifier, monsieur.

Et la dame, reprenant la note, écrit : « Une omelette et deux *thés*. »

Pendant que Napoléon I^{er} régnait à Dresde, chacun de solliciter la faveur de devenir « fournisseur de l'empereur ». Un bottier, entr'autres, avait inscrit sur son enseigne :

Klostermann, bottier de l'empereur.

« Ghausse les têtes couronnées. »

Un professeur de géographie disait gravement à ses élèves en leur montrant, sur la carte, les îles Sandwich :

« Tout le monde sait que le célèbre navigateur Cook fit trois fois le tour du monde ; mais ce que l'on ignore généralement, c'est qu'il fut tué dans son avant-dernier voyage par les naturels de ces îles. »

Les moyens de faire fortune deviennent de jour en jour plus rares. En voici encore un cependant ; on le dit excellent :

Acheter les gens pour ce qu'ils valent et les revendre pour ce qu'ils s'estiment ; on est sûr d'y trouver au moins le mille pour cent de bénéfice.

Lausanne s'amuse. Plus de point noir à l'horizon. La Municipalité, le Théâtre et le Kursaal sont enfin tombés d'accord. Le public — principal intéressé, — qui attendait avec impatience l'issue du conflit, est très satisfait de la solution ; elle dépasse toutes ses espérances. Le Conseil d'Etat, auquel on en avait appelé, a gardé une prudente réserve. « Oui ! a-t-il répondu en bon Vaudois, oui !... C'est bien ennuyeux, tout ça !... Pourriez-vous pas vous arranger ?... Essayez donc et faites pour le mieux. On s'en rapporte. » On a suivi le conseil ; on s'est arrangé. Aujourd'hui, tout le monde est content. Et vive la joie !

Au THÉÂTRE, demain, dimanche, en matinée, à 3 heures, **Le Bossu ou le Petit Parisien**, grand drame de cape et d'épée, en 5 actes et 40 tableaux. Un succès assuré. **Prix réduits.** — Le soir, à 8 heures, autre succès, **La Voleuse d'enfants**, un drame palpitant, et **Boubouroche**, la célèbre comédie de Courteline, donnée pour la première fois à Lausanne. — Jeudi, 7 courant, **La Robe rouge**, avec le concours de la célèbre actrice parisienne, Mlle Aimée Tessandier. Ce sera une vraie soirée de gala.

Au KURSAAL. — Aujourd'hui, à 3 heures, première *matinée pour les enfants des Ecoles*. Programme spécial et réduction du 50 % sur le prix des places. — Tous les soirs à 8 1/2 heures, représentation. Attractions de la semaine : **Villevey**, comique de genre ; **Le trio suisse de Weggis**, chanteurs ; **Scuri**, virtuose à monocycle ; les **Mario-Belly**, prestidigitation dévoilée ; **Bertin**, célèbre chanteur protégé, le **Clown Herford** et ses chiens, etc., etc.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, RUE PÉPINET, 3

PAPIER A LETTRE ET ENVELOPPES
avec en-tête.

PROMPTE LIVRAISON

Cartes de visite. — Menus. — Faire-part.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.